

# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Les théâtres sont en ce moment très-suivis et les reprises de pièces anciennes fort à la mode; ce qui donne à la critique une nouvelle occasion d'aiguiser ses ongles! C'est aussi pour les conversations de salon un aliment précieux, où les appréciations les plus diverses ont beau jeu. Les « anciens » regrettent généralement l'interprétation passée; les « jeunes », n'ayant point de comparaison à établir, soutiennent la nouvelle.

La reprise de la *Dame aux camélias*, qui du Vaudeville vient de passer au Gymnase, a eu, entre autres, un certain retentissement; — nous allons en profiter bien vite pour parler un peu des jolies toilettes de Mlle Tallandiera, la Marguerite Gauthier actuelle. Elles sont nouvelles, on peut le dire, et bien à l'ordre du jour le plus fashionable.

C'est, au premier acte, une robe de faille bleu pâle; des écharpes en tulle assorti, dont les bords sont garnis de guirlandes de broderie en soie blanche et d'effilés, s'entre-croisent sur le jupon avec des groupes de camélias blancs. La même disposition se répète sous forme de berthe autour du corsage décolleté.

Au second acte: robe princesse en velours noir, décolletée carrément devant, avec manches Louis XV. La garniture consiste en coquillés de dentelle noire très-serrés et formant masse autour de l'encolure: des coquillés plus larges et entremêlés de bouclettes de ruban sont disposés sur le milieu des devants et le bas des manches. Poches en forme de « cornet d'abondance », exécutées en faille et dentelle coquillée.

Un manteau, qu'on ne fait qu'entrevoir, nous a plu assez; il est de couleur brun sombre, et présente dans sa forme un double collet ample et long. De larges galons chevrons, de couleur assortie, à zigzags d'or, sont ruchés sur tous les bords, avec d'autres galons plus étroits posés à plat. Ce galon chevron ruché fait un très-bel effet.

Citons maintenant deux toilettes de bal:

L'une, en faille crème, est entourée de hauts volants de den-

telle blanche, posés en colimaçon et dont le pied est fixé par des guirlandes de roses thé. Corsage bas, ouvert en carré, avec simple épaulette, coquillé de dentelles blanches et roses sur tous les bords.

L'autre toilette est en faille saumon. Sa longue cuirasse, décolletée carrément, est ornée, en haut et sur le bord inférieur de la basque, d'une frange de boutons de roses du Bengale. Une

haute dentelle, posée en biais sur le milieu du jupon, est fixée par une frange semblable. Cette garniture est charmante, et les fleurs ainsi disposées en frange ont infiniment plus de grâce et d'abandon que montées en guirlande.



P. N° 281. — TOILETTE D'INTÉRIEUR EN LINGERIE.

nouveauté exige une explication. Supposons un corsage de soirée, dîner ou théâtre, en faille bleue: la partie supérieure, devant et dos, sera coupée soit en châle, soit en carré, et les morceaux enlevés seront scrupuleusement remplacés par des morceaux de même grandeur en guipure; on couvrira le point de jonction d'un galon d'or, d'argent ou de soie. Les manches seront également en guipure, avec un bracelet en étoffe pareille au corsage, si l'on veut.

La guipure en bandes, dentelle ou entre-deux, se pose à plat

Jamais la mode n'a été plus favorable aux guipures qu'aujourd'hui, et la LINGERIE en tire un excellent parti. Guipure d'Irlande, guipure russe, guipure belge, voilà quels sont les types les plus recherchés pour l'ordinaire de la vie. Nous ajouterons la guipure d'art et la guipure Renaissance: deux catégories bien connues et que toutes les femmes habiles aux travaux à l'aiguille savent faire. La guipure Louis XIII et la guipure de Venise entrent dans un ordre d'élégance tellement recherchée et riche, qu'un très-petit nombre de femmes peut les aborder: aussi nous n'en parlerons pas.

La guipure en pièce est très-heureusement employée comme haut de corsage et manches. Cette

sur les bords d'une cuirasse de velours. On peut aussi en encadrer un corselet *Marguerite*, ou en orner toutes les ouvertures d'une tunique juive.

Les lingères font, avec la belle guipure, d'adorables coiffures : des pouffs Louis XV, par exemple, mélange coquet de fleurs, de ruban et de velours, sur lequel le ton mat de la dentelle ressort admirablement. La guipure belge est tout à fait à l'ordre du jour des trousseaux de jeunes mariées.

Autant de modistes, autant de formes de chapeaux, chacune tenant à honneur d'avoir la sienne ! Les types ne sont pourtant pas nombreux, mais ils subissent une quantité de modifications qui en changent complètement le modèle. Le feutre est, pour le moment, ce qui se porte le plus, et il offre cet avantage d'être aussi bien approprié à l'automne qu'à l'hiver. Une coiffure de ce genre peut faire deux ou trois saisons : il y a donc tout avantage à l'adopter.

Outre le chapeau de feutre à larges bords plats, — genre *Michel-Ange*, — dont nous parlions dernièrement, il y a une forme *capote* qui nous paraît appelée à un véritable succès. Le premier, tout élégant et joli qu'il soit, pèche peut-être par l'excès même de son caractère. Le second a des allures beaucoup plus simples et rappelle le chapeau-capote le plus en vogue de l'été ; il est plus aplati contre les oreilles, et la passe forme

derrière un petit bavolet. Les brides de ruban ou les barbes mentionnées conviennent parfaitement à cette coiffure.

Le clinquant est fort à la mode comme garniture de chapeau : galons, motifs variés, boules, croissants, boucles, etc., d'or, d'argent ou d'acier. Des oiseaux toujours, et des ailes tout autant ! Beaucoup de feuillage bronzé ou en velours. — La plume amazone prend un nouveau regain de jeunesse, mais il est anti-élégant de la porter frisée comme autrefois ; le genre veut, aujourd'hui, que la côte soit lisse et dégarnie, tandis que les brins de plume tombent en se recourbant dessous en saute ; le bout extrême est seul un peu ondulé. La guipure belge souffrée s'emploie d'une façon assez suivie sur le velours et même le feutre ; c'est une nouveauté. N'importe quelle dentelle blanche est, du reste, admise dans ce sens, et l'effet en est assez joli pour qu'on n'y renonce pas.

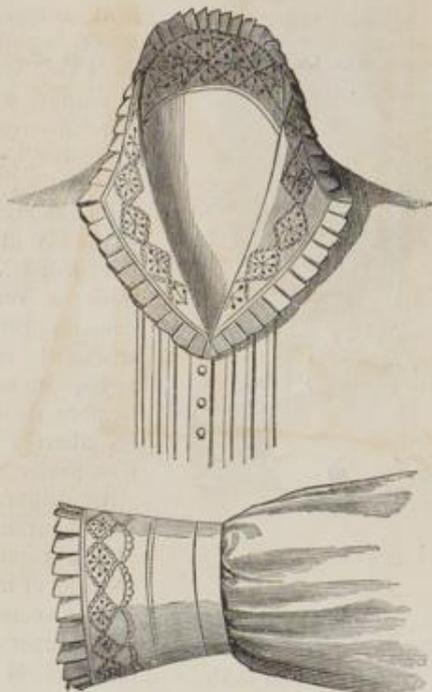
Indiquons, en terminant, un joli modèle : c'est le chapeau *Lesbie*, genre capote à petit bavolet, en velours noir, bordé d'une ganse d'or et d'argent mélangés. Le côté de la calotte est orné d'un coquillé de guipures souffrées, posé en cascade et se perdant derrière dans une petite plume noire ; au-dessus de celle-ci et séparée d'elle par un oiseau bronzé aux ailes déployées, se trouve une autre plume qui remonte sur la calotte. Un nœud papillon en velours noir est placé en haut, de l'autre côté, avec une boucle d'or. Un bandeau de guipure coquillée et de velours complète le chapeau.

Mary d'ACBERVILLE.

## DÉTAILS DE MODES \*

G. N° 564 bis.

1. Parure. — Col et sous-manche en fine batiste, entourés de médaillons brodés ; un plissé très-fin termine tous les bords.



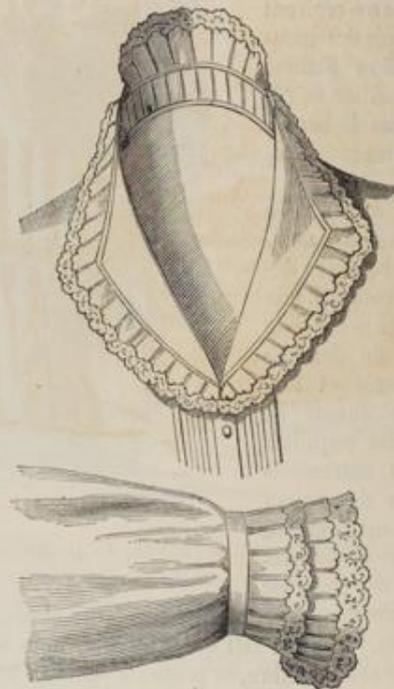
1. Parure en batiste.

2. Autre parure. — Col évasé, rabattu devant, et sous-manche en toile,

\* Nouveaux modèles de lingerie de la maison de l'Esclave (boulevard Haussmann).

garnis l'un et l'autre de bandes festonnées, ornées tout autour de valenciennes ruchées.

3. Bonnet du matin en nansouck. — Fond mou et dentelles de Bruges gracieusement ruchées pied contre pied, formant derrière une coquille plate (sorte de bavolet). Une guirlande de coques de ruban gros bleu orne le devant en diadème ; une autre coque et un bout tombant se réunissent



2. Parure en toile.

derrière une barbe flottante en nansouck, entourée d'une petite dentelle.

4. Chemise de nuit en percale. — Plastron de petits plis formant rayure en travers ; col montant et garniture du bas des manches en nan-



*Jules David*

*1264<sup>e</sup>*

*A. Levy, impr. des Marais, 66.*

*Ad. Goubaud et Fils Ed<sup>r</sup> Paris*

## LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Etoffes des Magasins du Paradis des Dames, rue de Rivoli, 8-10.

Coiffures de M<sup>lle</sup> M<sup>re</sup> Bataillon, rue Châteauneuf - Corsets de P. de Plument, rue Vivienne, 33.

Eau Figaro, B<sup>te</sup> Bonne-Nouvelle, 1 - Parfumerie Oriza de L. Legerande, S. Bonnoir, 207.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON, Ad. Goubaud & Son, 30, Henrietta Street, Covent Garden, W.C.

à la main. - Ce pe...



3. Bonnet en mar...

de la main en suzerok. -  
de la broderie anglaise p  
de la soie et de rayon p  
de la...



4. Chemise

de la main en soie, sans  
de la main dans le bas, est mu...

souck plissé à la main. — On peut remplacer cette garniture par une dentelle torchon.



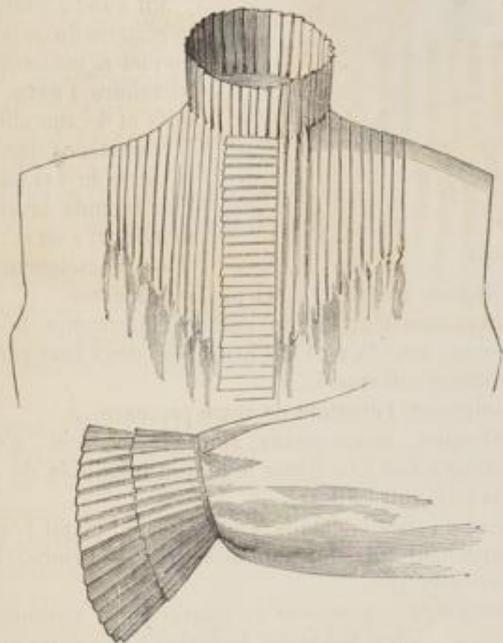
3. Bonnet en nansouck et bruges.

5. Bonnet du matin en nansouck. — Fond mou et passe diadème formée par des bandes de broderie anglaise posées pied contre pied, séparées par une natte de velours et de ruban paille, et formant derrière un nœud à bouts flottants.



5. Bonnet du matin en nansouck.

l'entournure des bras. La chemise se boutonne sur chaque épaule. — La



4. Chemise de nuit.

6. Chemise « habillée » en batiste, sans manche. — Le corps de la chemise, plissé à plis creux dans le haut, est monté à poignet mignon; ce dernier



6. Chemise « habillée ».

marque, composé de deux initiales artistement brodées, forme un gracieux ornement sur le devant.

## CHRONIQUE MONDAINE

L'arrivée de l'impératrice d'Autriche à Paris, la mort de la duchesse de Riario-Sforza, — la sœur de l'illustre Berryer, — le mariage de la princesse Amélie de Bavière, et l'apparition au bois de Boulogne du premier chapeau de feutre, voilà les grands événements de la quinzaine.

Il était charmant, ce chapeau, sur la tête juvénile qui le portait. Imaginez une sorte de toque mignonne, coquette, comme il s'en voit dans les portraits de Clouët; en feutre bleu, garni de plumes de perdrix, avec brides de velours formant un nœud très-large, mais sans bouts, sous le menton. Si c'est là le modèle qui doit régner durant la saison, j'en fais compliment à la mode.

S. M. l'impératrice d'Autriche, remise de la chute de cheval qu'elle a faite à Sassetot, a profité de ce qu'elle n'était plus obligée d'être de retour à jour fixe dans ses États, pour visiter Paris, qu'elle n'avait jamais vu.

L'impératrice Elisabeth a trente-huit ans, mais paraît plus jeune que son âge. Elle est le troisième des huit enfants du duc Maximilien de Bavière et de la duchesse Louise, fille du feu roi Maximilien I<sup>er</sup>. Elle possède une physionomie pleine de charmes plutôt qu'une beauté éblouissante; ses yeux sont d'un éclat extraordinaire, que tempère la caresse du regard. Elle se coiffe d'une façon particulière et qui lui sied à merveille: elle porte les cheveux relevés en un épais rouleau sur le front, un peu comme dans certaines coiffures du temps de Louis XV, et retombant en boucles par derrière.

Sa Majesté a évité, à Paris et le long de sa route, toute espèce de réception officielle. Ces cérémonies sont la plaie des voyages souverains, et l'on s'explique l'empressement des princes à saisir toute occasion d'y échapper. Cependant elles ont parfois des côtés imprévus fort plaisants: à preuve ce qui arriva une fois au duc Maximilien, père de l'impératrice.

Le prince, voyageant en Allemagne, arrive dans une ville où un bal lui était offert. Le gouverneur naturellement en faisait les honneurs.

L'heure du bal venue, la salle pleine de toutes les personnes notables de la ville, on annonce la voiture du prince; le gouverneur va jusqu'au péristyle pour le recevoir et lui adresser un petit discours. Soudain, le haut fonctionnaire est pris d'un

terrible hoquet. Parler à Son Altesse Royale avec ces spasmes interrupteurs, il n'y avait pas à y songer. Le malheureux était au désespoir, quand un médecin français qui se trouvait là, voyant la navrante situation du harangueur, s'approche et lui dit:

— Levez les deux bras par-dessus votre tête, retenez fortement votre respiration, et dans deux minutes ce sera passé!

Et, sans se préoccuper de la familiarité de l'élan, il passe derrière l'Excellence, lui saisit brusquement les deux bras et les lui campe par-dessus la tête où il les lui maintient comme dans un étau.

Le gouverneur ahuri, éperdu, se laisse machinalement faire; mais soudain la porte s'ouvre... et le prince paraît, suivi d'un brillant état-major en grand uniforme.

L'Altesse cherche du premier coup d'œil le gouverneur et le voit rouge comme une pivoine, les deux bras maintenus par-dessus la tête par un personnage cravaté de blanc, qui s'écrie, pendant que l'autre s'étouffe presque à retenir sa respiration:

— Une seule minute, Excellence, et ça va être passé!

Le prince s'arrête pour attendre la fin de cette scène bizarre à laquelle il ne comprend vraiment rien.

Un « ah! » s'échappe de la poitrine du gouverneur, auquel le médecin venait de rendre l'usage de ses bras et de son éloquence. Il commence incontinent la série de ses saluts, de l'air le plus gracieux du monde, et s'écrie:

— Monseigneur, lors-

que votre illustre ancêtre, l'électeur de Franconie...

— Pardon, monsieur le gouverneur, interromp le prince, que faisiez-vous donc là tout à l'heure, les deux bras par-dessus la tête et comme suffoqué?

— Monseigneur, l'émotion de votre présence...

— Et le hoquet, monseigneur, ajoute le médecin; c'est moi qui ai enseigné à Son Excellence le moyen infailible de le faire passer. Si jamais votre Altesse...

— Arrière, de pareils détails à Son Altesse! glapit le gouverneur, et reprenant aussitôt son discours: — Prince, lorsque votre auguste ancêtre...

— Pardon encore, monsieur le gouverneur, recommença le duc Maximilien, j'aurai beaucoup de plaisir à lire votre discours, si vous avez la bonté de me le remettre, mais votre bal me paraît charmant et j'ai hâte d'en jouir au milieu de ces messieurs et de leurs aimables compagnes.

Et s'avançant résolument, le prince coupa court à cette scène



G. N° 564. — CHAPEAU Marmotte.

d'opérette dont tout le bal, et le lendemain toute l'Allemagne, s'amuserent à gorge déployée.

J'en ai noté le souvenir à la fois pour montrer que la note gaie ne manque pas toujours aux réceptions officielles, et à cause du triomphal remède qu'il indique à une petite infirmité ridicule et souvent gênante au possible.

A défaut de réception gouvernementale, l'impératrice d'Autriche — ou plutôt la comtesse de Hohenhems — a reçu la visite de la maréchale de Mac-Mahon, venue exprès dans ce but à Paris de son château de La Forêt. La maréchale portait une charmante toilette de saison, dont la simplicité n'excluait pas l'élégance.

P. DE LUCENAY.

### UN FINANCIER DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

Le mois de septembre de l'an de grâce 1875 a vu disparaître sous la pioche des démolisseurs les derniers vestiges de l'ancien Opéra.

On sait que les bâtiments donnant sur la rue Le Peletier, et où logeait l'administrateur, provenaient de l'hôtel construit par Bouret, un des financiers célèbres du siècle passé.

On ferait un volume des souvenirs qu'a laissés son opulent propriétaire, mort sans un sou après avoir remué les millions à la pelle.

Il méritait assez peu sa fortune, s'il faut s'en rapporter à ce mot d'une contemporaine :

Quelqu'un, montrant à M<sup>me</sup> Geoffrin la superbe demeure du fermier général, lui demandait si elle avait jamais rien vu de plus magnifique et de meilleur goût.

— Je n'y trouverais rien à redire, observa M<sup>me</sup> Geoffrin, si Bouret en était le frotteur.

En fait de courtisanerie, Bouret poussa cependant la souplesse d'esprit à un degré qui ne sera probablement pas dépassé de longtemps.

C'est lui qui, recevant le roi Louis XV à son château de la Croix-Fontaine, avait eu l'idée de placer dans son salon, assez en vue pour qu'il dût tomber sous les yeux du roi, un in-folio portant ce titre : *Le vrai bonheur*.

En l'ouvrant, Louis XV put lire en tête de la première page : « Le roi est venu chez Bouret, » — avec la date du jour à côté.

Sur les feuillets suivants, se répétait la même phrase suivie des dates anticipées jusqu'en 1800.

Une autre fois, Bouret apprend que le roi a trouvé dans la forêt de Senard un lieu qui lui a paru très-propre à un rendez-vous.

Le financier achète en hâte le terrain, y fait bâtir un pavillon splendide, et a l'adresse d'y amener le monarque, qui lui fait l'insigne honneur d'y manger une pêche.

Pendant ce temps-là, on saisissait les meubles de Bouret à Paris.

Le plus beau de ces tours de courtisan fut peut-être celui que joua Bouret à M. de Machault, contrôleur général des finances.

M. de Machault avait perdu une levrette qu'il adorait.

Bouret a vent de cette perte. Il fait chercher une bête absolument semblable et commande un manequin plus ou moins ressemblant au contrôleur général, mais surtout revêtu d'une simarre pareille à celle que celui-ci avait l'habitude de porter comme garde des sceaux.

Notre habile homme habitue la chienne à faire fête à ce simili-trôleur des finances, ne lui donnant du sucre qu'après qu'elle l'a suffisamment caressé; puis, quand il la juge bien dressée, il l'emmène avec lui chez M. de Machault.

L'effet attendu ne manque pas.

A peine la levrette a-t-elle vu le contrôleur qu'elle lui saute au cou.

— Mon chien! s'écrie le contrôleur général avec des larmes dans les yeux.

Comment un courtisan de la force de Bouret n'a-t-il pas fait une de ces fortunes qui durent ?

Paul PARFAIT.

### MUSIQUE

Nous voici revenus au beau temps des concerts et de la vraie musique; ce n'est encore que le prélude de la saison d'hiver, avec son inévitable cortège de bals, de soirées, de matinées musicales et d'auditions de toute sorte; mais si, par la suite, les promesses du début se trouvent réalisées, les véritables amis de l'art n'auront qu'à se réjouir.

La réouverture des concerts populaires de musique classique, au Cirque d'hiver, est annoncée pour le dimanche 17 octobre, et l'on sait que la faveur du public leur est d'avance acquise. En attendant cette entrée en campagne, le succès obtenu par M. Pasdeloup, après avoir successivement produit les concerts de M. Colonne, ceux de M. Lamoureux et de Littolf, vient de provoquer une nouvelle tentative qui ne semble pas devoir être moins heureuse que ses aînées. Un artiste de talent, M. Henri Chollet, a eu la pensée de doter le quartier des Martyrs d'un élément qui lui manquait, et il a organisé, au Cirque Fernando, ce qu'il appelle les *Concerts modernes de musique classique*. Le premier de ces concerts, sur le titre desquels nous nous garderons bien d'épiloguer, a eu lieu dimanche (3 octobre), et tout porte à croire que l'œuvre nouvelle est née viable.

M. Henri Chollet est parvenu à constituer un orchestre capable d'interpréter la musique des maîtres, et ce n'était pas la moindre difficulté de l'entreprise. Sous sa direction, cette vaillante phalange ne fera que s'améliorer, et nous ne doutons nullement qu'elle ne rivalise avant peu, au point de vue de l'exécution, avec l'orchestre même de M. Pasdeloup.

Le programme du concert d'inauguration — qui a eu la bonne fortune d'être trouvé trop court — comprenait deux ouvertures: celle des *Noces de Figaro*, de Mozart, et celle de *la Muette de Portici* (Auber); une Symphonie inédite (allegro, andante, scherzo et marche funèbre); l'adorable *Sevillana* du *Don César de Bazan* de M. Massenet, qui a eu les justes honneurs du bis; une très-jolie *Réverie* tirée des *Scènes d'enfants* de Robert Schumann; le *Mouvement perpétuel* de Paganini, exécuté avec ensemble par les premiers violons; enfin, l'air fameux de *Joseph* (Méhul), chanté avec beaucoup de charme par M. Gilandi.

C'est avec un sentiment de curiosité bien naturel qu'a été écoutée la symphonie *inédite*, attribuée tout bas à M. Henri Chollet lui-même. Hâtons-nous d'ajouter que le public a tout de suite pris plaisir à cette audition, en reconnaissant là une composition musicale d'une réelle valeur, savamment développée et sérieusement écrite. L'andante, où figure un solo de violoncelle très-bien rendu par M. Gary, et le scherzo, d'allure originale, ont emporté tous les suffrages.

En résumé, cette première séance a été bonne pour le public, et elle n'a rien que d'encourageant pour l'entreprise. Quant à nous, il suffit que celle-ci présente un caractère élevé et vraiment artistique pour avoir droit à toutes nos sympathies. Offrir à la foule de nobles distractions est une œuvre rare et doublement méritoire par le temps qui court: c'est pourquoi nous serons heureux d'avoir à constater le succès croissant des *Concerts modernes*.

Robert HYENNE.



DG. N° 555. — TOILETTES DE MARIAGE (MARIÉE, DEMOISEL

...ES, ETC.) — DES



NEUR, INVITÉES, ETC.). - DESCRIPTION, PAGE 491.

## ROSE D'AVRIL

(NOUVELLE. — SUITE.)

Rose se leva vivement du siège où elle s'était assise en quittant le piano. Si les émotions et la colère que cette exigence provoqua chez elle n'eussent pas été si fortes, elle aurait probablement donné libre cours à ses larmes. Dans tous les cas, ce fut d'une voix douce, faible et tremblante, qu'elle répondit :

— Pardonnez-moi, madame, ma mère, — et il y eut une pause; mais par un violent effort, maîtrisant son émotion, elle continua :

— Ma mère est morte depuis trois mois à peine, mon père depuis moins d'une année. Je préférerais quitter votre maison, plutôt que de céder à une demande qui blesserait mes sentiments et m'obligerait à manquer de respect envers leur mémoire.

— Il suffit, répliqua Mme de Keradec sans hésitation, en regardant Mme Ricciardi; je n'insisterai pas, puisque vous y attachez tant d'importance. C'est une affaire entendue, continua-t-elle. Vous avez diné, sans doute ?

— Non, répondit Rose; mais cela n'importe guère.

— Vous n'avez pas diné ! Marguerite, pourquoi n'avez-vous pas commandé de préparer à dîner pour Mlle d'Avril ? — Qu'on lui donne quelque chose à manger immédiatement.

La femme de charge fronça les sourcils, et heurta volontairement Rose en se dirigeant vers la porte, lorsque Mme de Keradec ajouta :

— Vous ne trouverez pas mauvais, sans doute, que je vous appelle d'Avril ? Il m'est impossible de faire une différence entre les personnes qui sont chez moi.

Une inclinaison de tête fut la seule réponse que Rose put donner.

Mme Ricciardi, en montant avec elle l'escalier, lui lança un nouveau regard de mépris, et lui dit d'un ton sec :

— Je vais vous envoyer quelques rafraîchissements par la domestique.

Rose était si faible qu'elle ne put manger que très-peu; son cœur était trop plein, et l'avenir s'offrait à elle sombre et presque menaçant.

Avant de se coucher, elle ouvrit les volets de sa petite chambre. La nuit était belle, calme et claire. La lune s'était levée, dans le ciel d'innombrables étoiles brillaient au firmament, et la neige étincelait, éblouissante sous la gelée qui la condensait. Non loin de la maison, les eaux d'un petit lac brillaient argentées, à travers les branches des arbres qui ornaient ses bords. Le calme de cette scène pénétra jusqu'à l'âme de la jeune fille, car cet aspect de l'hiver était à l'unisson de ses tristes méditations. Insensiblement elle se reporta, en pensée, vers la dernière demeure de ses parents, — cette demeure où son père et sa mère dormaient côte à côte, dans une tombe que la neige couvrait alors de son manteau; sa souffrance devint si vive que toute son âme parut s'échapper dans un cri d'angoisse.

Epuisée par la douleur et les larmes, elle se décida à se jeter sur son lit, et finit par tomber dans un profond sommeil.

## II

Le lendemain de son arrivée à la Chataigneraie, la pauvre Rose d'Avril fut tirée de son sommeil par une voix qui ne ressemblait guère à celle qui l'éveillait autrefois, le matin, dans la maison de sa mère. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle eut peine à se rappeler où elle était; une femme, une bougie à la main, était debout à la tête de son lit, près de la fenêtre, dont elle venait de pousser les volets. La lumière qui pénétra du dehors était froide et grise et contrastait singulièrement avec celle de la bougie.

— Ah ! vous voilà éveillée, dit la voix.

Par degré Rose commença à rassembler ses souvenirs et reconnut Mme Ricciardi.

— Nous nous levons de bonne heure dans cette maison... moi, du moins, continua la femme de charge, — et je suis obligée d'éveiller les autres domestiques. J'ai commencé par vous. J'imagine que vous y verrez assez pour vous habiller, sans que je vous laisse cette bougie; le temps que vous soyez prête, je serai de retour pour vous donner vos instructions.

En achevant ces mots, sans attendre de réponse, elle sortit de la chambre.

En proie à un sentiment qui eut d'ailleurs pour effet d'adoucir la sensation d'abandon qu'elle aurait sans cela éprouvée à un plus haut degré, Rose se leva et s'habilla à la faible lueur du jour naissant.

« Si, se dit-elle, cette femme est autorisée à agir avec moi comme elle paraît vouloir le faire, je ne resterai pas ici huit jours. Quel motif a-t-elle de s'introduire ainsi dans ma chambre à coucher à une pareille heure ? Je saurai bientôt si Mme de Keradec est informée de ces procédés et si elle a l'intention de les permettre. *Les autres domestiques...* Vraiment ! je lui apprendrai que je ne me laisserai pas traiter comme une domestique par elle. »

Telles étaient les pensées qui se succédaient dans l'esprit de la jeune gouvernante, tandis qu'elle allait et venait dans sa chambre, en procédant à sa toilette. Lorsqu'elle eut fini, elle passa dans la première pièce pour attendre le retour de Mme Ricciardi.

Ainsi que la veille au soir, il faisait excessivement froid; les fenêtres étaient couvertes d'une telle couche de glace, qu'il était impossible de voir à travers. Comme on n'avait point encore allumé de feu dans l'appartement, Rose se mit à marcher en long et en large, autant pour rappeler la chaleur dans ses membres déjà refroidis, que pour calmer l'irritation à laquelle elle était en proie. Elle prit la résolution de s'armer de patience, pour un temps du moins, jusqu'à ce qu'elle eût pu se rendre bien compte de sa position, et puis de régler sa conduite d'après celle qu'on tiendrait à son égard.

Mais à peine s'était-elle fait cette promesse qu'elle fut, pour ainsi dire, forcée de l'oublier. En effet, Mme Ricciardi revint, et ouvrant brusquement la porte :

— Allons, d'Avril, cria-t-elle, êtes-vous prête ?

Cette insolente apostrophe, rendue plus sensible encore par le ton dont elle était proférée, fut comme l'étincelle qui met le feu à une allumette; cependant, quoique Rose eût peine à retenir son indignation, un sentiment de sa propre dignité vint heureusement à son aide, et ce fut d'une voix comparativement calme qu'elle répliqua :

— Excusez-moi un moment, madame Ricciardi; je comprends parfaitement quelle est votre position dans cette maison: puis-je vous demander de ne point oublier non plus quelle est la mienne? Je ne suis point une domestique ici, dans le sens ordinaire du mot. Quels que soient les termes que Mme de Keradec veuille employer à mon égard, je ne m'y opposerai pas, tant que je serai à son service; mais je ne permettrai pas que vous me parliez comme vous venez de le faire. Il est préférable pour nous deux d'avoir cette explication dès aujourd'hui. Et maintenant, si cela vous plaît, je serai heureuse de recevoir de vous les instructions que votre maîtresse vous a chargée de me transmettre.

Le regard que la femme de charge jeta sur la gouvernante ne saurait se comparer qu'à l'éclair qui s'échappe du nuage chargé d'électricité, et Rose s'expliqua dès lors le sobriquet qu'on lui avait donné dans les parties inférieures de la maison; mais, par une puissance merveilleuse sur elle-même, Mme Ricciardi sut ne laisser voir aucun signe de colère.

— Pardon, mademoiselle, dit-elle d'un ton sarcastique, et en

faisant une révérence; j'ignorais qu'une gouvernante fût un personnage si important, — mais je tâcherai de m'en souvenir. Eh bien! donc, si cela ne vous dérange pas trop, mademoiselle, de m'accompagner, je vais vous conduire dans une chambre où vous trouverez du feu, et où je vous ferai part des désirs de madame. J'espère que, bien qu'ils vous soient communiqués par une personne aussi humble que moi, cela ne vous empêchera pas de les exécuter.

Puis, avec une espèce de politesse plus blessante encore que la grossièreté la plus étudiée, elle ouvrit la porte à Rose, en ajoutant :

— Il faut m'excuser de prendre la liberté de passer devant mademoiselle, parce que, autrement, elle ne connaîtrait pas le chemin.

Rose la suivit en silence jusqu'à l'une des pièces du premier étage, — un appartement assez confortable, où un bon feu brillait dans la cheminée.

— Cette chambre, continua Mme Ricciardi servira de salle d'étude pour la gouvernante et ses élèves. Madame désire que vous ayez la bonté, mademoiselle, d'être ici tous les matins à huit heures, et vous y trouverez les enfants. Depuis ce moment jusqu'au moment où elles se retireront pour se coucher, vous serez chargée de veiller sur elles. Vous devrez les faire sortir tous les jours, quand le temps le permettra; et quand madame sera assez bien portante pour cela, vous leur donnerez régulièrement leur leçon de musique dans son boudoir. Quant à tout ce qui les concerne d'ailleurs, madame pense que vous saurez régler cela de vous-même. Madame a ajouté encore que, attendu que je me suis jusqu'à présent occupée de ces jeunes demoiselles, — ici Mme Ricciardi prit un air hautain et sévère, — je devrai exercer sur elles tout le contrôle qu'il me plaira de garder.

— Je suis charmée, répliqua Rose, que vous m'avez prévenue de cela: je demanderai à Mme de Keradeuc la nature de ce contrôle, et jusqu'à quel point il doit s'interposer avec mon autorité sur les enfants.

— En vérité! s'écria la femme de charge avec indignation, vous pourrez demander tout ce que vous voudrez. En attendant, je vais vous envoyer ces demoiselles.

Et en sortant, elle lança de nouveau à Rose un de ces regards en dessous qui l'avaient si désagréablement impressionnée la veille au soir.

Au bout de deux ou trois minutes, les petites filles arrivèrent ensemble. Elles se montrèrent d'abord, comme cela est naturel chez des enfants si jeunes, timides et réservées. Mais leur institutrice renversa bientôt la barrière, car elle avait une manière toute particulière de se faire aimer. Elle réussit, toutefois, plus aisément avec Alice, la plus jeune des deux. Gertrude, qui était d'une année environ plus âgée, avait plus de froideur naturelle, mais enfin elle céda jusqu'à un degré étonnant aux gentilles avances de sa gouvernante. Quelques instants suffirent à Rose pour reconnaître que, en raison de leur âge, — dix et onze ans, — leur instruction était très-peu avancée. Elle demanda qui, jusqu'alors, leur avait donné des leçons.

— Oh! personne, répondit Gertrude; je veux dire que nous n'avions pas de gouvernante comme vous. Maman nous faisait étudier quelquefois, papa nous enseignait différentes choses quand il était à la maison; mais Marguerite, — vous savez, — nous enseignait presque toujours quand elle avait le temps.

— Oui, dit Alice en l'interrompant; et Marguerite ne voulait pas qu'on vous fit venir. Elle en était colère; mais mon oncle a exigé que ma tante vous envoyât chercher.

— Mais, répliqua Rose en riant, pourquoi donc Marguerite, comme vous l'appellez, s'opposait-elle à ce que je vinsse? qu'avait-elle donc contre moi?

— Contre vous, rien, répondit Gertrude; mais elle ne voulait de gouvernante d'aucune sorte. J'ai entendu maman se moquer

d'elle et dire qu'elle était jalouse de quiconque pouvait venir habiter la maison.

— Mais je suis enchantée que vous soyez venue, dit Alice en levant les yeux sur Rose, et en posant ses mains sur ses genoux. Je n'aime pas du tout Marguerite.

— Fi donc, Alice! s'écria Gertrude, assez vivement; tu ne devrais pas dire cela. Elle a beaucoup d'affection pour nous, et, pour mon compte, je l'aime beaucoup.

— Gertrude a raison, dit Rose; nous ne devons pas dire, Alice, que nous n'aimons pas quelqu'un.

— Mais puisque je ne l'aime pas, répéta l'enfant; je ne peux pourtant pas mentir. L'aimez-vous, vous, mademoiselle d'Avril?

Avant que Rose eût eu le temps de répondre à cette embarrassante question, on vint prévenir que le déjeuner était servi. La gouvernante et ses élèves furent seules à table; et après le repas, les jeunes filles furent invitées à se rendre auprès de Mme de Keradeuc.

Pendant l'heure qui suivit et dont Rose se trouvait maîtresse de disposer à son gré, elle rentra soudainement, et, par erreur, dans la salle à manger, croyant aller dans la salle d'étude. Elle y trouva Mme Ricciardi et Joseph Martin, le sommelier, qui paraissaient être absorbés par une conversation des plus intéressantes; et comme elle les entendit répéter son nom, en l'accompagnant de rires moqueurs, elle en conclut que le thème était sans doute sur son petit épisode du matin avec la femme de charge.

Ni l'un ni l'autre n'eurent l'air beaucoup embarrassés en la voyant ainsi entrer inopinément; ils se contentèrent de se tourner de côté, et Martin lui jeta un regard impertinent en passant devant elle.

Ce sommelier avait un aspect qui n'était rien moins qu'avantageux. Il était lourd, avait une petite figure flasque et pâle, de petits yeux gris, et un double menton qui se reposait complaisamment sur les plis d'une cravate blanche. Ses manières, basses et serviles pour ses supérieurs, importantes et pompeuses pour ceux qu'il daignait protéger, le rendaient particulièrement repoussant.

Rose ne put s'empêcher de remarquer, en les voyant ainsi tous les deux ensemble, qu'il semblait exister entre ces deux personnages une intimité plus qu'ordinaire, mais elle n'y fit pas alors beaucoup attention. Elle ne regretta aucunement ce que, sur l'impulsion du moment, elle avait dit à Mme Ricciardi, car elle s'aperçut que, quels que fussent ses sentiments à son égard, elle avait du moins obtenu ce qui lui importait le plus, une apparence de respect pour elle.

Durant les quinze premiers jours qui suivirent, il survint peu de chose pour varier la monotonie de l'existence que menait Rose d'Avril. Chaque jour, aux mêmes heures, elle donnait ses leçons, et généralement les leçons de musique dans la chambre de Mme de Keradeuc; le temps, d'ailleurs, ne permettait guère de prendre des récréations en plein air. L'un des charmes de sa vie fut l'attachement qui s'établit entre elle et ses élèves, entre elle et Alice, spécialement. Gertrude était plus difficile à gouverner; elle était davantage sous l'influence de Mme Ricciardi, qui ne manquait jamais de contrarier les désirs de l'institutrice, quand il lui était possible de le faire.

Rose ne mit pas à exécution la résolution qu'elle avait prise de savoir de quelle nature était l'autorité que la femme de charge prétendait pouvoir exercer sur elle; Mme de Keradeuc se montrait de plus en plus prévenante et polie à son égard, et la conviction qu'elle n'avait rien perdu dans son estime lui suffit. Cependant, Rose remarqua que c'était en l'absence de Mme Ricciardi que sa maîtresse était bonne pour elle; chaque fois que la femme de charge était là, on aurait dit que Mme de Keradeuc n'osait adresser une parole agréable à sa gouvernante sans s'excuser en quelque sorte auprès de son amie.

Le premier incident qui vint apporter un peu de variété dans

la routine des occupations quotidiennes eut lieu trois semaines environ après l'installation de Rose au château de Châtaigneraie. Un matin, ses élèves se précipitèrent vers elle en lui annonçant que « papa » était arrivé, car c'est ainsi que les deux petites filles appelaient toujours le capitaine.

— Il est arrivé très-tard hier soir, dit Gertrude, et nous ne l'avons pas encore vu; mais, — le visage de l'enfant s'illumina de bonheur, — je sais qu'il va bientôt nous envoyer chercher.

## III

Il était aisé de voir que l'attachement entre le capitaine Kéradeuc d'une part, sa nièce et sa fille de l'autre, était d'une force peu ordinaire, et Rose se dit que cela prouvait en faveur des uns et des autres, — d'autant plus que les fréquentes absences du capitaine auraient pu affaiblir le lien qui les unissait. C'était toujours avec répugnance que ce dernier quittait sa maison, et avec une extrême satisfaction qu'il y revenait; mais des affaires importantes qu'il avait entreprises, depuis que la délicatesse de sa santé lui avait fait quitter l'armée, l'obligeaient à de fréquents voyages; diverses propriétés que le père d'Alice avait laissées, en mourant, dans un état des plus embarrassés, et qui devaient revenir, un jour, à sa nièce, lui causaient aussi beaucoup d'anxiété.

Lorsque le capitaine Kéradeuc entra dans la salle d'étude, il fut accueilli par les enfants avec les plus vives démonstrations d'affection. Rose se tint à l'écart, durant quelques instants, contemplant avec bonheur les sentiments de plaisir qu'ils se témoignaient réciproquement; puis le capitaine s'avança vers elle, et lui donna de son caractère la meilleure opinion par la manière franche et amicale avec laquelle il l'accueillit.

— J'espère, mademoiselle d'Avril, lui dit-il, que votre séjour avec nous vous sera agréable. Je crois m'apercevoir, continuait-il en regardant attentivement les petites filles, qu'il y a déjà des progrès ici.

Louis BAILLEUL.

(La suite au prochain numéro.)

## LE CORDIER

L'autre soir, je me promenais dans la campagne, de l'autre côté du Gers, et je regardais le soleil qui s'en allait disparaître derrière les vignes échelonnées, quand, par un brusque mouvement, Dick brisa la laisse par laquelle je le retenais et vint tomber comme un obus au milieu d'une bande de poules qui se mirent à bondir par-dessus les haies comme autant de balles élastiques.

J'eus toutes les peines du monde à faire revenir mon animal de chien, et je dus, pour empêcher une nouvelle charge à fond, passer un mouchoir dans l'anneau de son collier.

Je m'en allais donc fort embarrassé, quand le hasard me conduisit dans un enclos où un cordier avait installé son industrie. Le brave homme, aidé de sa femme et de deux jeunes garçons, travaillait de tout son cœur. Trois petits enfants, jolis comme des amours et plus bouffis s'il est possible, semblaient trouver un grand plaisir à se fourrer mutuellement de la terre dans les oreilles et le nez.

J'entraî et demandai à ce fabricant de vouloir bien faire une exception en ma faveur, en me vendant la ficelle nécessaire pour attacher mon bull, ce qui me fut immédiatement accordé. Je fis au cordier force compliments sur la qualité de la ficelle; il les reçut avec un sourire modestement confiant, tout comme si je l'avais félicité sur la confection d'une œuvre d'art, et se refusa à rien accepter.

Les enfants avaient abandonné leur intéressante distraction pour commencer avec Dick une interminable partie. Désireux de répondre à l'amabilité du cordier par une autre amabilité, j'abandonnai mon chien et je m'assis un instant.

J'avais souvent remarqué déjà que les paysans d'ici n'ont pas les allures lourdes et massives des paysans du Centre et du Nord; les traits de la plupart d'entre eux ne manquent pas de finesse et leurs manières ont de l'élégance. Ces qualités étaient chez mon hôte plus fortement accusées que chez ceux de ses parents que j'avais pu voir jusqu'alors.

— Votre métier se fait gaiement de la sorte, lui dis-je, et votre petite famille me paraît fort entendue.

— Heureusement, me répondit-il, car seul je ne pourrais pas grand chose; chacun m'aide selon ses forces.

Je trouvais à mon cordier un certain air qui m'intriguait.

— Vous avez été soldat? lui demandai-je.

— Certes, répliqua-t-il, j'ai fait mou temps, et ce n'est pas un mauvais souvenir de ma vie. Le père de ma femme est un vieux militaire et, comme dit ma chanson :

Lou béou-pay qu'éro dispousat  
De mé céda soun bén, sa hille,  
Promou qu'éri brabe soullat (1).

— Votre chanson!

— *Et moun Dieu!* qui n'en a pas fait quelques-unes dans sa vie? J'ai senti venir mes idées, je les ai rendues de mon mieux; c'est ainsi que j'ai composé des chansons et des Noëls.

— Vous plairait-il de me dire quelque chose?

— Vous n'y comprendriez rien. Mes vers sont en patois, et d'ailleurs notre patois est bien grossier.

— Je ne suis pas de votre avis, et puis qu'importe?

— Oh! je ne me ferai pas prier.

Mon cordier poète enleva son chapeau, s'appuya à l'une des poutres de son hangar, posant la main sur la tête de l'ainé de ses fils, tandis que les autres, groupés autour de lui, ouvraient tout grands leurs beaux yeux.

— Que voulez-vous entendre? me dit-il.

— Un Noël, si vous voulez bien.

Sans attendre davantage, il commença le Noël demandé. Rien ne peut rendre le charme de cette mélodie triste, résignée, consolante. Lorsque le chanteur eut fini, il s'en fut un instant et revint avec un petit cahier qui représentait la collection complète de ses œuvres.

Je traduis, pour toi, deux strophes du Noël qu'il me chanta.

Il est bien entendu que c'est un dialogue, entre un ange et un berger :

## L'ANGE.

Alerte, petits bergers, Jésus vient de naître.  
Courez à Bethléem afin de l'adorer,  
Quittez votre troupeau, tout seul laissez-le paître,  
N'en ayez pas souci, personne n'y touchera.  
Moi, je vais demeurer dans la prairie.  
Je vous le garderai avec bien de l'attention.

## REFRAIN.

Courez vite à Bethléem adorer le Messie,  
Réclamer son amour et sa bénédiction.

## LE BERGER.

Pourquoi, charmant monsieur, nous tenez-vous un tel langage?  
Dites-nous, par hasard, seriez-vous pas un trompeur?  
Jamais on ne nous a parlé d'un Dieu venu enfant  
Et nous n'espérons pas un aussi grand bonheur.  
Nous sommes dans le malheur, partout la barbarie,  
La désolation est parmi les humains.

(1) Le beau-père se disposa — A me donner son bien, sa fille, — Car j'étais un brave soldat.

REFRAIN.

Courez vite à Bethléem adorer le Messie,  
Réclamer son amour et sa bénédiction.

Je ne puis tout citer ; mais voici au moins la fin du Noël :

LES BERGERS.

Dieu, notre souverain, dans une étable,  
Entre deux animaux est né pauvrement.  
Prête à enfanter, à sa mère honorable,  
Personne ne daigna hailler un logement.  
Priez bien pour nous autres, bonne Vierge Marie,  
Bien grands pêcheurs qui demandons pardon.

REFRAIN.

Prosternés à genoux, adorons le Messie,  
Réclamons son amour et sa bénédiction.

En artiste conscient de ses mérites, mon poète me faisait remarquer les passages les plus réussis à son gré.

— Voyez, me disait-il, monsieur, le contraste qui existe entre le langage élevé de l'Ange et les simples réponses du berger. Lorsque je faisais ces Noëls, tout cela me venait naturellement, mais maintenant...

— Maintenant vous ne faites plus de vers ?

— *Mou Diou*, où en trouverais-je le temps ? Lorsque je composais, je n'avais pas tous ces petits qui ne sont pas les moins bonnes de mes œuvres. Aujourd'hui, il faut travailler pour eux, et *foi de Sengès !* ce n'est pas une petite affaire que de nourrir cette marmaille.

— Aussi ne vais-je pas vous empêcher plus longtemps de travailler. Il me reste à vous remercier et à vous demander la permission d'apporter des brioches à tous ces jolis marmots.

— Elles seront les bienvenues. Merci, monsieur. Votre serviteur... Tout le monde sera heureux de vous revoir ici.

Je rentrai chez moi en me disant que.... Mais que diable t'ai-je raconté là, mon pauvre ami, et vas-tu seulement me faire l'honneur de me lire ? J'en doute un peu, pas trop pourtant, car je sais que, dans le cœur d'un Breton, il y a toujours un coin pour le bon Dieu des paysans.

O...

Description des gravures dans le texte.

P. N° 281.

PEIGNOIR ÉLÉGANTE EN LINGERIE. — Ce joli modèle est en organza ou en cachemire blanc, selon le goût et le moment. Il est de forme princesse, à traîne derrière et à devants plus courts que le jupon de dessous. Une bande de même étoffe coulisée, à tête ruchée, surmonte un volant froncé, qui entoure tous les bords du peignoir. Cette garniture encadre le haut du corsage, ouvert en châle, et le bas des manches, avec des nœuds de ruban couleur cuir de Russie. Les côtés du peignoir sont ornés de poches « à la bonne femme », très-garnies de nœuds de ruban à longs pans flottants. Le peignoir forme au milieu, derrière, une cascade de petits pousifs; les côtés sont relevés par des cordons noués dessous. Il en résulte un écart aux devants, lequel découvre le jupon de soie, qui doit être d'une certaine élégance.

G. N° 564.

CHAPEAU DE FEUTRE gros bleu. — Large passe inclinée sur le front et relevée derrière, avec fond mou en surah bleu électrique. Un liséré bleu électrique entoure le bord de la passe. De petites plumes de paon, enfilées les unes sous les autres, forment un groupe assez volumineux en avant de la calotte; un oiseau des îles aux brillantes couleurs s'échappe devant de ce fouillis de plumes. Enfin, un ruban bleu électrique entoure le fond et forme derrière une réunion de coques à bouts tombants.

DG. N° 555.

TOILETTES DE MARIAGE. — 1. Costume de demoiselle d'honneur, en faille grise rayée et faille de même teinte à petits carreaux. — Jupon à

traîne, entouré de volants plissés, bordés de rouge et coupés par des biais à petits carreaux lisérés de rouge. — Deux tabliers superposés, l'un en faille rayée, l'autre en faille à carreaux, terminés tous deux par des bandes de soie rouge recouvertes de guipures blanches et noires, formant transparent, avec franges rouges. Ces tabliers se réunissent au milieu, derrière, sous de larges coques en faille rayée lisérées de rouge. — Cuirasse rayée et manches à carreaux, avec parement de soie rouge et guipure dans le bas. — Chapeau de velours gris, à fond mou et passe diadème, garni de feuillage en velours assorti et bronzé, mélangé de baies de sorbier.

2. Toilette de mariée, en faille blanche. — Jupon à longue traîne et pli Bulgare, garni devant de biais superposés, avec un volant plissé dans le bas. — Tablier arrondi, formé de plis remontants, dont les côtés rajoutés simulent un revers rabattant sur eux. Jolie dentelle blanche sur tous les bords bouquet de fleurs d'oranger sur le milieu. De larges coques de ruban et à pans frangés ferment le tablier par derrière. — Cuirasse unie, ouverte en châle, avec fichu en faille encadré de dentelle ruchée et fixé au bas de l'ouverture dans un bouquet de fleurs d'oranger. Les manches sont rayées d'un large coulisé et terminées par un parement garni de dentelle rappelant la disposition du fichu. — Diadème de fleurs d'oranger dans les cheveux. Le voile à la Juive en tulle de Bruxelles.

3. Toilette de jeune mère de mariée. — Jupon en faille noire, à traîne unie, et plissé à plis plats devant; ce plissé est traversé en biais, dans le bas, par deux bandes de faille fixées sous un nœud et une boucle de jais. — Tunique princesse en velours noir, entourée de biais en faille et de dentelle de Chantilly qui se rabat sur le velours. Les côtés de la tunique font retour sur eux-mêmes pour former des revers de faille garnis de boutons de jais. Le devant de la tunique se relie à ces revers par des biais en faille, qui se réunissent au milieu sous des boucles de jais. Cette garniture se répète trois fois à chaque manche. Le haut du corsage s'ouvre par des revers lisérés de faille et garnis de dentelle de Chantilly; en outre, des bandes de faille, posées en carré, se terminent au milieu par un nœud et une boucle de jais. — Lingerie ruchée, en riche dentelle blanche. — Chapeau de velours noir, à passe enlevée, garni de faille et de plumes crème.

4. Toilette d'invitée. — Jupon à longue traîne unie, en faille grise, garni devant de volants remontant sur les côtés. — Deux écharpes, l'une en velours noir, l'autre en faille grise terminée par des franges, forment ensemble le tablier; elles viennent se réunir au milieu du jupon, derrière, sous un large nœud de faille et de velours. — Veston en sicilienne noire, collant comme une cuirasse devant, où il est entouré de velours. Le haut du dos seulement est en sicilienne, à partir du milieu, il est fait de velours simulant un corselet, et le bas se termine en postillon. Le col montant et les manches sont en velours, les parements en sicilienne, et tous les boutons en bois noir durci. — Chapeau de velours noir, à passe diadème et bavolet relevé; ruche de faille gros bleu autour de la calotte. Coquille de dentelle russe écrue, sous la passe, autour de la calotte, et cache-peigne de même dentelle.

5. Toilette de jeune fille, en faille et cachemire bleu de deux tons. — Jupon à traîne unie en faille. — Tablier en cachemire, divisé en deux parties formant revers découpés, devant et derrière, avec des franges à glands sur tous les bords. — Cuirasse en cachemire, à manches de faille. — Veston à col rabattu, s'ouvrant devant par de doubles revers garnis de lisérés de faille et de franges à grelot. Parements entourés de grelots au bas des manches. — Chapeau de feutre blanc, garni de coquilles de blonde blanche dessus et dessous.

6. Toilette de dame invitée. — Costume en faille et drap du Thibet, de nuance bleu marine. — Jupon à traîne, en faille, monté à larges plis derrière, entouré devant de volants plissés. — Tunique duchesse en drap du Thibet, avec devant de gilet simulé, en faille, formant un col montant. Ce gilet est encadré par les devants de la tunique, lesquels s'ouvrent dans le haut et dans le bas par des revers lisérés de faille. Le milieu de la tunique est ouvert par derrière, et les deux angles de chacun des côtés se réunissent sous un nœud de ruban; cette disposition simule deux longs pans dont tous les bords sont ornés de lisérés de faille et le bas terminé par des franges à glands. A la ceinture se rattache une aumônière garnie comme le reste et qui pend sur le côté. Franges dans le haut de la manche, lisérés sur la couture et dans le bas, avec volants plissés. — Lingerie plate festonnée. — Chapeau de velours bleu marine, garni dessous d'un bandeau de fleurs paille, et dessus d'une plume de même nuance, avec des nœuds de ruban assorti tombant derrière.

7. Petit garçon de 5 ans. — Costume en drap velours gris. — Pantalon court. Veston flottant avec col rabattu; poches, parements aux manches et biais de faille.

8. Petite fille de 5 à 6 ans. — Costume en cachemire bleu pâle. — Cuirasse entourée de biais de faille. Jupon plat devant, plissé derrière; des revers en faille emprisonnent le milieu du jupon et se réunissent sous un nœud. — Chapeau rond, à fond mou en soie blanche, avec bord et nœud de velours.

## Description de la gravure coloriée n° 1264 C.

**TOILETTES DE PROMENADE.** — 1. Costume en sicilienne et faille de couleur cuir de Russie. — Jupon à courte traine, formant pouff dans le haut; le bas entouré d'un volant plissé, surmonté de bouclettes en galon noir brodé de jais. — Tablier très-court, terminé par des bouclettes semblables, et dont les côtés se perdent sous le pouff. — Corsage genre veston, complètement rayé de galons. Les petits côtés se prolongent assez bas et en dépassent les bords. Le col rabattu et les manches sont en faille; celles-ci sont terminées par un cornet rayé de galons, avec nœud de ruban dessus. — Lingerie brodée. — Chapeau de feutre noir, forme auvergnate, garni de velours de couleur assortie à la robe et formant de longues boucles devant derrière. Touffe de plumes sur le sommet.

2. Costume en cachemire gris perle uni, et quadrillé couleur tabac et gris. — Jupon à courte traine et pli Bulgare (celui-ci est en faille tabac), garni de petits volants froncés. — Tablier rayé de larges bandes de faille tabac et entouré de plissés en cachemire uni. Le tablier est fermé derrière par un large nœud de ruban tabac. — Corsage (nouveau modèle) à devants rayés de bandes tabac; le dos est recouvert d'une pélerine qui se prend dans les coutures d'épaule, et se perd dans l'entournure du bras jusque dessous. Le bord inférieur est garni d'un plissé. Le bas des manches est orné d'un double cornet en faille tabac, avec patte de cachemire écossais sur le dessus. — Lingerie plissée. — Chapeau de feutre avec fond mou en cachemire gris, entouré de ruban tabac noué sur le sommet. Cache-peigne en fleurs ardinère et bandeau assorti.

## Description de la gravure coloriée n° 1263 D.

Substituée à la gravure coloriée N° 1264 C pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

1. Fichu de soirée en surah rose et dentelle blanche. Le corps de ce fichu est drapé et noué en châte devant. Une petite dentelle en entoure le bord extérieur, en dessous duquel deux épaulettes sortent pour tomber sur le haut du bras. — Le haut du fichu (qui en forme la partie principale) est entouré d'un collier en surah rose drapé et fixé devant; son bord inférieur est garni d'une dentelle blanche posée presque à plat; une ruche Médicis, de même dentelle, orne l'autre bord.

2. Chapeau de velours violet, à fond mou et passe diadème continuant derrière où elle forme un havolet plat, relevé ou non (au choix). Des nœuds de ruban lilas ornent le dessus de la calotte avec une touffe de plumes marabouts teintés de lilas. La passe, bordée d'un ruban lilas, est ornée d'une guirlande de coques lilas, entremêlées de boutons de fleurs, qui se termine sous le havolet.

3. Chapeau *Grande-Duchesse* en feutre gris, à haute calotte et passe relevée de côté. Un large velours bleu entoure la calotte; elle est, en outre, extrêmement ornée: coques de velours, oiseau bleu des îles, et grande plume amazone, d'un gris bleuté, tombant derrière. Le bord de la passe est entouré d'un velours bleu et d'un galon d'or posé à cheval.

4. Cuirasse en faille jaune ouverte en châte devant et un peu derrière, sans manches. Elle est garnie (à cheval) d'une sorte de revers de même étoffe, entouré d'une dentelle blanche, et qui dépasse le bord de la basque devant et derrière. Une petite écharpe en surah, de couleur assortie, quoique plus foncée, orne l'ouverture de ce vêtement; nœuds sur les épaulettes, au bas du fichu, et dans le bas du revers derrière.

5. Parure (col rabattu et sous-manches) en batiste. Les bords sont entourés de plissés et de lisérés bleus, avec de petits nœuds pareils placés dans les angles.

6. Parure habillée: col Louis XIII et sous-manche. Foulard blanc et lilas alterné par bandes rapportées, ornées de blonde blanche sur les bords et de cordelières lilas à glands de soie.

## Description de la figurine coloriée L. n° 33.

Annexe de l'édition n° 3.

**TOILETTE DE PROMENADE.** — Costume madras de fantaisie avec garnitures de faille bleu électrique. — Jupon à courte traine unie. — Longue tunique (seconde jupe) coupée en carré, bordée d'un large biais en faille bleu électrique boutonnée sur les côtés. — Corsage cuirasse à gilet de faille, laqué derrière. Nœud de ceinture à grands pans de même étoffe et bords semblables. — Paletot demi-ajusté et très-long, entouré de biais en faille. Col rabattu. Boutons assortis sur toute la longueur des devants et boutonnières. Manches larges, garnies de même, avec de plus petits boutons. — Chapeau de feutre presque blanc, bordé et garni de faille assortie formant des coques sur le dessus. Panache de plumes traversant la calotte.

## REVUE DES MAGASINS

La maison de commission LASSALLE et Cie a quitté ses magasins de la rue Louis-le-Grand et a installé son nouveau domicile, considérablement agrandi, rue de Grammont, 21. C'est là que nos lectrices pourront demander le prospectus de la saison d'hiver que la maison Lassalle expédie « franco. » On sait que ce prospectus contient les meilleurs renseignements, et les plus complets qu'il soit possible de désirer sur les modes, les tissus, les confections adoptés par le monde élégant et surtout par les femmes qui veulent les toilettes tout à fait comme il faut, exemptes d'excentricité.

Nous rappellerons qu'on peut s'adresser à la maison Lassalle pour recevoir les costumes le plus en vogue, et que ses prix sont de beaucoup inférieurs à ceux des grandes couturières. S'il s'agit de toilette élégante, on dresse un devis qui peut varier suivant les garnitures.

La maison Lassalle répond exactement à toutes les lettres et demandes de renseignements. Elle expédie des échantillons de toutes les étoffes. Nous comptons donner dans un prochain article le détail des nouveautés adoptées, pour cette saison, par la maison Lassalle.

— La jeunesse éternelle n'est pas un vain mot, et bien des femmes ont su trouver le moyen de la réaliser ou du moins d'en avoir l'apparence. Quelques soins hygiéniques et le choix d'une parfumerie saine et « naturelle » ont suffi.

La maison PINAUD-MEYER n'est pas étrangère à ce résultat; partant de ce principe: « réputation oblige, » elle ne cesse d'augmenter la liste de ses excellents produits et d'apporter dans leur fabrication tous les perfectionnements imaginables. C'est ainsi que la *Corbeille fleurie* s'enrichit et présente de si grands avantages aux femmes qui viennent y puiser à pleines mains.

Les produits de la maison Pinaud-Meyer se divisent en plusieurs séries: à la violette de Parme, au bouquet d'Ixora, à l'opponax, etc. Nous citons les plus célèbres. Chaque série comprend les eaux de toilette, le cold-cream, les dentifrices, les poudres, les pommades pour les cheveux, les essences pour le mouchoir.

Le monde élégant continue à patronner la série de parfumerie à l'opponax; on en a pris l'habitude pendant les fortes chaleurs et aussi au bord de la mer où les odeurs pénétrantes sont surtout recherchées. Mais tout fait supposer que, cet hiver, les gens de goût préféreront la douce senteur des violettes de Parme et du bouquet d'Ixora.

La *Corbeille fleurie* (boulevard des Italiens, 30) ne se contente pas de fournir tous les talismans de beauté; elle offre encore un choix très-complet de tous les objets que comporte la parfaite installation d'un cabinet de toilette: boîtes, flacons, sachets, peignes, brosses, miroirs de poche, etc., le tout d'une élégance parfaite et vraiment artistique.

## SPÉCIALITÉS

Parmi les moyens qu'on emploie pour conserver la beauté, il faut placer en première ligne les soins à donner à la chevelure. Lorsqu'elle grisonne, il n'y a pas à hésiter: il faut immédiatement prendre une teinture infailible, qui rende peu à peu aux cheveux leur couleur naturelle et présente assez de garanties pour qu'on puisse l'adopter sans inquiétude.

On sait que l'*Eau Figaro* est une teinture pour les cheveux; la Société d'hygiène française la patronne chaudement et elle tient fort bien les promesses qu'on a faites pour elles. La manière de s'en servir est simple et s'apprend en un instant, grâce au prospectus-programme qui enveloppe chaque flacon.

L'*Eau Figaro* met franchement cartes sur table en s'annonçant pour ce qu'elle est: une teinture pure et simple, mais saine et parfaitement hygiénique. Après un usage journalier de l'*Eau Figaro*, les cheveux et la barbe reprennent rapidement leur couleur primitive.

Aux personnes qui se servent de cette eau magique, on recommande instamment de s'entretenir la tête dans un état de propreté extrême, et d'employer une bonne pommade afin que les cheveux ne se séchent pas trop, ce qui nuirait à leur beauté ainsi qu'à la réussite complète de la teinture.

La Société d'hygiène française a son siège à Paris, boulevard Bonne-Nouvelle, 1; les demandes doivent être envoyées à M. Viguier, gérant, à l'adresse ci-dessus.

M. D'A.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.